

lèvent la nourriture du sol où je suis fixée, et tu voudrais encore que je fusse reconnaissante de l'aumône forcée de tes feuilles sèches, dont le terreau ne profite qu'à ta croissance et ne m'empêche pas de dépérir.

74. *Le rocher en ruine.*

Un rocher sous lequel pendant des siècles les troupeaux étaient venus s'abriter contre le soleil et la pluie, avait été dégradé par le temps. Chaque jour quelque pierre s'en détachait et tombait sur les vaches; en sorte qu'elles fuyaient maintenant l'abri où elles aimaient jadis à se reposer. Mais le vieux berger, qui n'entendait que d'une oreille et ne voyait que d'un œil, n'y comprenait rien; il crut que son troupeau avait été ensorcelé par un ennemi.

Il est triste de voir les antiques abris devenir de dangereuses ruines; il est plus triste encore de voir les conducteurs du peuple n'en pas comprendre le danger.

86. *L'intérieur de la colline.*

Un fou, voyant une colline couverte d'une belle verdure, pensait qu'elle devait être d'excellente terre jusqu'au fond. Un homme qui connaissait les lieux le conduisit à un endroit où l'intérieur était à découvert: ce n'était que roc et gravier.

Les collines de la terre, si vertes et si fertiles qu'elles soient, ont presque toujours un sous-sol dur et stérile. Ainsi la nature humaine, à quelque hauteur que l'élève le cœur et l'esprit, a dans la chair et dans le sang des couches mauvaises qui ressemblent fort au roc et au gravier.

Même les apparences extérieures les plus belles et les plus élevées en pouvoir, en honneur et en dignité humaine, renferment toujours au-dessous les vices de notre nature. C'est pourquoi, quelque haut qu'on soit, il faut suivre le précepte: Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez dans la tentation; car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.

92. *Le tilleul et le roi.*

Un roi, seul sous un tilleul, en admirait le feuillage et disait: Ah! si mes sujets tenaient à moi comme ces feuilles tiennent à tes branches!

Le tilleul lui répondit: Je porte sans cesse la sève de mes racines à chacune de mes feuilles.

97. *L'expérience d'un fou.*

Sur les bords d'un ruisseau, on voyait des peupliers superbes et des chênes languissants. Jean-Pierre en conclut que le peuplier est une excellente espèce de bois et le chêne une très mauvaise.

Je connais des maîtres qui jugent leurs écoliers, des ecclésiastiques qui jugent leurs ouailles, des magistrats qui jugent leurs administrés, quant à ce dont ils sont capables, avec autant de bon sens que Jean-Pierre jugeait les mérites du chêne et du peuplier.

101. *Un effet fâcheux des proverbes.*

« Il est pourtant triste qu'avec un attelage on soit si souvent obligé d'être dur, malgré son cœur et sa volonté. » Ainsi disait un charretier d'un bon naturel, lorsqu'il devait presser le pas de ses chevaux surchargés; et peu à peu il s'habitua à répéter ces mots sans plus de réflexion que s'il avait dit *bonjour* ou *bonsoir*. Ces paroles furent fatales aux pauvres bêtes de trait; elles devinrent un proverbe parmi les charretiers du pays. Maintenant, chaque mauvais drôle, quand il maltraite ses chevaux ou ses bœufs, s'excuse en disant: « Il n'en peut pas être autrement; un charretier est bien forcé d'être dur, malgré son cœur et sa volonté. »

116. *Le sentiment de l'égalité.*

Un berger nourrissait ses moutons d'un fourrage assez maigre, mais tous également; en général ils étaient contents. Mais voilà qu'il se mit à en choisir une douzaine auxquels il prodigua tout ce qu'il avait de meilleur; dès

lors le mécontentement se mit dans son troupeau, et plusieurs brebis moururent de chagrin.

117. *La limite de l'égalité.*

Un nain disait à un géant : J'ai les mêmes droits que toi. — C'est vrai, mon ami, répondit le géant ; cependant tu ne pourrais pas marcher dans mes souliers.

160. *Le seigneur et ses paysans.*

Je fais beaucoup pour vous rendre contents et heureux, disait un seigneur à ses vassaux. — C'est vrai, c'est vrai, répondirent-ils tous d'une voix, et nous avons à vous remercier de bien des choses.

Un seul paysan gardait le silence ; il dit enfin : — Monseigneur me permet-il de lui adresser une question ? — Et pourquoi pas ? répondit le seigneur.

Le paysan. — J'ai deux champs de blé, l'un a été abondamment fumé, mais mal cultivé, il est plein de mauvaise herbe ; l'autre a été moins bien fumé, mais très bien cultivé, il est propre ; lequel des deux rapportera le plus ?

Le seigneur. — C'est le second évidemment ; car tu as mis le blé en état de s'y développer librement.

Le paysan. — Eh bien, monseigneur, si au lieu de nous combler de présents, vous vouliez bien nous laisser la liberté de faire nos affaires nous-mêmes, je crois que nous prospérerions bien davantage.

176. *Pourquoi Jupiter fit roi le lion.*

Le peuple des animaux était devant le trône de Jupiter et attendait son arrêt. La plupart croyaient et espéraient que l'éléphant serait nommé. Le lion était là avec son air dominateur comme s'il eût déjà été roi. L'éléphant se promenait tranquillement, jouant avec sa trompe comme s'il n'eût été question de rien.

Alors retentit la voix du maître du tonnerre : Le lion est roi.

Le peuple l'entendit avec étonnement et resta gueule bée.

Mon choix vous étonne, dit Jupiter ; apprenez que l'éléphant n'a pas besoin de vous ; pour se suffire à lui-même il a tout, même l'intelligence ; c'est pourquoi je lui donne la liberté. Mais le lion sait se faire respecter, et il a besoin de vous ; c'est pourquoi je le fais roi.

197. *Méphistophélès fait l'éloge de la langue et de l'effronterie.*

Les princes de l'enfer, réunis en assemblée, se plaignaient du peu de progrès du règne du mensonge et de l'injustice. Les moyens violents, disaient-ils, qu'emploient nos serviteurs contre nos éternels ennemis la vérité et la justice, manquent absolument leur but. C'est en vain qu'on fait souffrir le martyr aux témoins de la vérité, aux héros de l'amour, à ceux qui se dévouent pour la justice ; plus on poursuit les ennemis de l'enfer, et plus ils semblent gagner d'adhérents.

Après un moment de silence, Méphistophélès se leva et dit à l'assemblée :

Il est vrai que nos serviteurs ne comprennent point ce qu'il faut pour avancer notre règne parmi les hommes. Ils devraient poursuivre nos ennemis, non point seulement avec le fer et le feu, mais surtout avec la langue. Ils doivent apprendre mieux à jeter de la poudre aux yeux des hommes par des paroles vides, à plaider et à démontrer l'injustice comme étant le droit et le mensonge comme étant la vérité ; à rendre droit ce qui est courbe et courbe ce qui est droit, à tordre la vérité dans la bouche même des adversaires avant qu'elle en sorte, à représenter toutes les manifestations de bonté, de bienveillance et d'amour comme des effets méprisables de la niaiserie et de la faiblesse humaines. La seule force de nos ennemis consiste dans les miettes d'amour et de vérités qui leur sont tombées du ciel ; mais ce présent est en de faibles mains, et pour les en dépouiller nous n'avons besoin que de l'effronterie de la parole. On ne peut point assez louer l'effronterie, car elle est toujours accompagnée de haine, d'injustice, de dureté et de mensonge ; et c'est là tout ce qu'il nous faut pour triompher

de la vérité et de l'amour que le ciel a donnés aux faibles humains.

Tout l'enfer applaudit à ce discours du prince, et tous les diables obéirent.

214. *Comment les animaux entendent la liberté.*

Le roi lion demandait un jour aux animaux ce qu'ils veulent dire quand ils parlent de liberté.

Le *bœuf* répondit : — Si je n'étais jamais lié au joug, mais toujours à la crèche, ce serait pour moi la liberté la plus enviable.

Le *singe*. — Je ne me croirai pas libre tant que j'aurai une queue et le corps couvert de poils. Sans ces inconvénients je serais un homme achevé, et par conséquent entièrement libre.

Le *cheval de trait*. — Quand le domestique m'ôte mon harnais, quand je n'ai plus rien d'étranger sur le corps, je me sens parfaitement libre.

Le *cheval de parade*. — Quand je suis magnifiquement harnaché, et attelé à un beau carrosse pour une courte promenade, je me trouve plus libre que le noble seigneur qui est derrière moi dans la voiture.

L'*âne*. — Mener une vie libre, c'est n'avoir jamais sur le dos ni sac ni panier.

Le *paresseux*. — Si, quand j'ai dévoré toutes les feuilles de ma branche, quelqu'un voulait bien me transporter sur une autre, où j'eusse à portée de ma gueule ces feuilles que j'aime tant, c'est alors que je serais libre.

Le *renard*. — Je serais libre si je pouvais avoir ma proie sans tant de ruse, de patience et de crainte.

Un homme qui entendit ces explications s'écria : Il n'y a que des animaux qui puissent aspirer à une pareille liberté. Il avait raison : tout désir de cette liberté qui ne convient qu'aux animaux, tue dans l'âme humaine le sentiment pur et noble de la vraie liberté.

En cette même année 1797, où parut la première édition des fables, Pestalozzi publia ses *Recherches sur*

la marche de la nature dans le développement du genre humain. Son but était d'étudier la loi naturelle du développement par lequel l'homme devient tout ce qu'il doit être ; cette loi devait éclairer toutes les sciences morales et politiques, et fournir à l'éducation ses principes fondamentaux. En d'autres termes, Pestalozzi cherchait à établir la philosophie des vérités qu'il s'efforçait de répandre, mais dont jusqu'alors il avait plutôt l'intuition que la démonstration.

Dans ses écrits antérieurs, il avait raconté ou dépeint le fait concret, ou bien il avait proclamé des vérités isolées ; dans celui qui nous occupe, il entreprend un exposé philosophique d'où doit sortir un système complet et inattaquable, qui expliquera et justifiera toute sa pensée, qui lui donnera son centre et son unité.

Cette nouvelle marche était peu conforme au goût et à la nature d'esprit de Pestalozzi, et il ne l'aurait probablement pas adoptée s'il n'y avait été poussé par son ami le philosophe Fichte. Celui-ci, habitué à la généralisation des idées, pressa le philanthrope suisse de formuler le principe philosophique qui se trouvait à la base de sa doctrine et de tous ses plans ; il lui donna même des directions pour ce travail, auquel Pestalozzi se livra avec une ardeur et des efforts incroyables pendant trois ans.

Le livre des *Recherches* est le plus important de tous ceux qu'a publiés son auteur ; mais c'est aussi le moins réussi. Il lui manque la qualité la plus essentielle à un ouvrage de ce genre : l'ordre fait défaut. Pestalozzi s'y laisse trop souvent entraîner à des développements intempestifs ; le livre est diffus et obscur, aussi n'obtint-il aucun succès. C'est ce que l'auteur nous apprend lui-même par les lignes suivantes qui se trouvent au commencement de l'ouvrage qu'il publia en 1801 : *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*.

« Pendant trois ans, j'écrivais pour mes *Recherches*

avec des peines incroyables. Mon but essentiel était de coordonner mes idées favorites et de mettre mes sentiments naturels en harmonie avec mes vues sur le droit civil et la morale. Mais ce travail aussi ne fut pour moi qu'une nouvelle preuve de mon incapacité...

» Aussi ne moissonnai-je pas plus que je n'avais semé. L'influence de mon livre autour de moi fut comme l'influence de tout ce que j'avais fait; personne ne me comprit et je ne trouvai pas deux hommes qui ne me donnassent à entendre qu'ils considéraient tout l'ouvrage comme un galimatias. A présent encore, un homme considéré, et qui m'aime, vient de me dire: « N'est-il pas » vrai, Pestalozzi, et ne reconnaissez-vous pas vous-même même maintenant qu'en écrivant ce livre vous ne » saviez pas bien ce que vous vouliez? »

Le docteur Niederer, cependant, qui fut plus tard collaborateur de Pestalozzi, en jugeait autrement. Voici ce qu'il écrivait à l'auteur dans les premiers jours de 1801 :

« Vos *Recherches* me semblent un produit, àpre il est vrai, mais solide, de l'intuition psychologique qui vous est propre, et si peu un galimatias, que j'y vois bien plutôt une découverte des plus fécondes, le germe en quelque sorte de toute votre méthode d'éducation. Puissez-vous trouver assez de temps et de tranquillité pour exposer ces vues profondes dans un ordre plus facile à saisir; mais ne le faites qu'après avoir fondé votre œuvre éducative¹. Vous présenterez probablement alors votre pensée d'une manière plus générale, plus complète, et plus intelligible pour les hommes qui sont encore étrangers au point de vue si original qui est une conquête de votre individualité. »

Après avoir étudié attentivement le livre qui nous occupe, nous sommes amené à en juger à peu près comme Niederer. Oui, ces recherches renferment des

¹ A la date de cette lettre, Pestalozzi commençait son institution de Berthoud.

vues fécondes, encore nouvelles aujourd'hui, qui expliquent bien des apparentes contradictions dans la vie de l'individu comme dans celle de l'humanité, qui peuvent servir à résoudre les problèmes politiques et sociaux dont notre époque est tourmentée, et qui donnent une base large et solide à la méthode d'éducation de Pestalozzi. Mais aussi, ce livre, pour être utile, a besoin d'être refait; et puisque l'auteur n'a pas suivi le conseil de Niederer, il faut qu'un homme très capable, après s'être pénétré des idées qui y sont déposées, recompose le livre à nouveau, et de ce qu'on a appelé un galimatias, fasse un ouvrage clair, méthodique et aboutissant à des conclusions précises.

Après ce que nous venons de dire, on comprendra pourquoi nous n'essayons point une analyse complète des *Recherches* de Pestalozzi; nous voulons seulement donner un aperçu des matières traitées dans cet ouvrage et des principales idées qui y sont mises en saillie. Voici d'abord comment l'auteur annonce son but :

« Les contradictions qui paraissent exister dans la nature humaine impressionnent bien peu de gens aussi vivement que moi; car j'ai conservé jusqu'à l'approche de la vieillesse le besoin très vif d'une libre et utile activité, bien que mon activité ait toujours été contrariée, stérile, et sans me donner aucun contentement.

» Aujourd'hui enfin je m'assieds fatigué; quoique abattu et blessé jusqu'au fond de l'âme, je me réjouis encore de ce que, avec un cœur d'enfant, je puis me demander à moi-même :

» Que suis-je, et qu'est le genre humain ?

» Qu'ai-je fait ? et que fait le genre humain ?

» Je veux savoir ce que le cours de ma vie, tel qu'il fut, a fait de moi; je veux savoir ce que le cours de la vie, tel qu'il est, fait du genre humain.

» Je veux savoir quels sont les fondements réels de mon activité; quels sont proprement les points de vue

d'où sont sorties mes opinions, et d'où elles devaient naturellement sortir au milieu des circonstances dans lesquelles j'ai vécu.

» Je veux savoir quels sont les fondements réels de l'activité de ma race, quels sont proprement les points de vue d'où sortent ses opinions, et d'où elles doivent naturellement sortir au milieu des circonstances dans lesquelles elle vit. »

Après avoir ainsi posé le problème philosophique, l'auteur reconnaît en lui trois tendances, trois natures, en quelque sorte trois hommes différents : l'homme animal, l'homme social et l'homme moral.

L'homme animal est l'œuvre de la nature, livré aux jouissances sensuelles, insouciant du lendemain et donnant tout au présent, mais bienveillant envers les autres, simple et droit dans ses voies. Il domine dans l'enfance de la vie individuelle, comme dans l'enfance de la vie de l'humanité.

La faiblesse de l'homme animal le porte à l'industrie ; l'industrie amène la propriété, et la propriété amène les conflits. Puis l'inégalité des forces et des aptitudes produit l'inégalité des positions ; alors il faut bien que le malheureux dise au fort : *défends-moi !* à l'habile : *conduis-moi !* au riche : *nourris-moi !* et ces services se payent par d'autres services. C'est l'état social qui commence.

L'homme social n'est pas seulement l'œuvre de la nature ; il est aussi, il est surtout l'œuvre de la société ; c'est la société qui le façonne, en limitant sa liberté, en l'assujettissant à la règle, à l'usage, à l'opinion. Si l'enfance nous présente assez bien le type de l'homme animal, l'adolescence nous offre celui de l'homme social ; car alors les instituteurs et les professeurs, les écoles et les universités, s'emparent du jeune homme pour le façonner à leur guise.

Mais l'homme animal se débat sous la pression de

l'homme social ; ainsi chacun cherche à conserver pour soi la liberté qu'il dénie aux autres, et les jouissances qui ne peuvent être le partage de tous.

Voilà comment la société qui avait pour but de mettre fin à la guerre, n'a fait que la maintenir et la généraliser sous une autre forme. L'attaque à force ouverte étant défendue, on a trouvé cent autres moyens de s'attaquer ; l'antagonisme est devenu un fait si général, que dans nos états civilisés chaque homme est en garde contre tous les autres. La bienveillance et la droiture de l'homme animal sont remplacées, chez l'homme social, par la malveillance et la ruse.

La société a besoin de lois et de gouvernement ; et à ceux qui la gouvernent elle est obligée de laisser le pouvoir de contraindre par la force, pouvoir interdit à l'individu. Ainsi l'état social amène, d'une part, l'esprit de domination, de l'autre, l'assujettissement, et il augmente indéfiniment les inégalités naturelles en même temps que l'orgueil et l'ambition. La guerre sourde qui agite les membres de la société n'a plus seulement pour cause la satisfaction des besoins réels, mais la poursuite d'une foule de jouissances raffinées et factices qui n'ont pas plus de limites que les rêves d'une imagination malade.

Ainsi, l'état social, malgré ses immenses avantages pour le progrès de l'ordre extérieur, de la sécurité qui en résulte, de l'industrie, de la science et des arts, est impuissant pour améliorer le cœur de l'homme ; la religion même, en tant qu'organisation sociale, est semblable à un moule qui ne façonne que la surface. La société ne fait pas l'homme moral.

L'homme animal est l'œuvre de la nature, l'homme social est l'œuvre de la société, mais l'homme moral ne peut être que l'œuvre de l'homme lui-même, c'est-à-dire le résultat du développement et de l'exercice des principes de pitié et de justice, d'amour et de

reconnaissance, de foi et de charité que le Créateur a déposés dans l'âme humaine. Il faut que l'individu veuille s'élever, s'ennoblir, se perfectionner, et qu'il le fasse par un travail intérieur qui lui soit propre ; le produit de ce travail est l'homme moral. La société n'est réellement et complètement bienfaisante que lorsqu'elle peut mettre en œuvre des hommes moraux.

La vraie religion n'existe que pour l'homme moral ; car l'homme ne trouve Dieu que par son propre cœur, et il ne le trouve que pour autant qu'il en porte encore l'image ; à défaut de quoi l'homme se fait un Dieu à sa propre image.

La religion de l'homme animal est idolâtrie.

La religion de l'homme social est tromperie.

La religion de l'homme moral est vérité ; elle est en même temps le principe et le soutien de la moralité : elle fait sentir le besoin d'un perfectionnement indéfini de soi-même ; elle en fournit le point d'appui et la force.

L'homme n'est dans la voie du progrès, l'homme n'a une activité salubre pour lui-même, pour sa famille et pour la société, que lorsqu'il est l'œuvre de lui-même ; car alors seulement tout ce qu'il a est bien à lui, il possède pleinement sa personnalité ; son esprit et son cœur ne sont plus esclaves ni des instincts de l'animal, ni des préjugés de la société.

Les pages qu'on vient de lire ne peuvent donner qu'une idée bien imparfaite du livre des *Recherches* ; elles en exposent le cadre plutôt que le contenu ; c'est parfois dans ses digressions que l'auteur jette ses idées les plus remarquables. Entraîné souvent par son cœur et son imagination, soit à la satire des institutions de son temps, soit à la peinture enthousiaste du progrès intellectuel et moral auquel il aspire, il écrit alors, plutôt en poète qu'en philosophe, des pages de la plus haute éloquence. Il finit par un triste et tou-

chant retour sur lui-même que nous traduisons ici littéralement :

» Des milliers d'hommes (qui sont l'œuvre de la nature) s'en vont dans la corruption des plaisirs des sens, et ne veulent rien de plus. Il en est des myriades qui sont courbés sous la nécessité de leur aiguille, de leur marteau, de leur aune ou de leur couronne et ne veulent rien de plus.

» Je connais un homme qui voulut davantage. L'innocence faisait ses délices ; il avait une foi aux hommes que peu de mortels connaissent ; son cœur était fait pour l'amitié, sa nature était amour, la fidélité était son intime inclination.

» Mais il n'était pas l'œuvre du monde, et le monde n'avait pas une place pour lui.

» Et le monde, qui le trouva ainsi, et qui ne demanda pas si c'était par sa faute ou par la faute d'un autre, le brisa de son marteau de fer, comme le maçon brise une pierre inutile pour en faire du remplissage.

» Ainsi brisé, il croyait encore à l'humanité plus qu'à lui-même ; il entreprit une tâche, et au milieu de sanglantes douleurs, il apprit par cette tâche ce que peu de mortels connaissent. Alors il attendait la justice de ceux qu'il aimait toujours dans sa tranquille retraite. Il ne l'obtint pas. Des gens qui se firent ses juges, sans l'avoir entendu, persistèrent à déclarer qu'il n'était absolument propre à rien.

» Ce fut le grain de sable qui entraîna la balance de son destin ; ce fut sa ruine.

» Il n'est plus ; tu ne le connais plus ; il ne reste de lui que des traces confuses de son existence brisée.

» Il est tombé. Ainsi tombe de son arbre un fruit encore vert, lorsque le vent du nord l'a frappé dans sa fleur ou qu'un ver rongeur a dévoré ses entrailles.

» Passant, accorde-lui une larme ; en tombant, il inclina encore sa tête contre le tronc aux branches duquel il avait passé son été de malade, et murmura : « Je veux » pourtant encore nourrir tes racines de la poussière que » je laisse après moi. »

» Passant, épargne ce fruit tombé qui se décompose ; et laisse ses derniers débris fortifier les racines de l'arbre aux branches duquel il passa son été de malade. »

Avec le livre des *Recherches* se termine la série des ouvrages publiés par Pestalozzi pendant le temps où il ne fut qu'écrivain, c'est-à-dire avant les entreprises pédagogiques dans lesquelles il appliqua et développa sa méthode d'enseignement, entreprises qui attirèrent à lui de nombreux et éminents collaborateurs, et qui portèrent au loin le renom de la *méthode Pestalozzi*.

Les publications de cette série ont pour nous une importance toute particulière, parce qu'on y trouve les idées de l'auteur pures de tout alliage étranger, et parce que ses manuscrits ont été imprimés tels qu'ils sortaient de sa plume.

Plus tard, à Berthoud et à Yverdon, il n'en fut plus de même ; Pestalozzi, ne pouvant tout écrire lui-même, confia en grande partie la rédaction de ses livres élémentaires à des collaborateurs, particulièrement à Krusi et à Schmid. Pour les publications d'un ordre plus relevé il emprunta la plume de Niederer, lequel retouchait tout ce que Pestalozzi destinait à l'impression, s'efforçant de donner aux écrits du maître une forme plus philosophique.

Aujourd'hui, ceux qui ont lu et relu Pestalozzi ne s'y trompent plus. Pour eux le style du maître a un cachet d'originalité inimitable. Pestalozzi voit loin et profond, mais il recherche peu la vue d'ensemble ; son génie prime-sautier n'a rien de systématique ; il lance des éclairs, plutôt qu'il ne répand une lumière égale ; c'est sans trop se préoccuper de l'unité logique de sa pensée qu'il s'abandonne à tous les élans de son cœur, à toutes les vérités que lui révèle son génie. C'est là en même temps son grand mérite et son grand défaut.

CHAPITRE VII

La doctrine de Pestalozzi avant 1798.

La révolution helvétique de 1798 partage la vie de Pestalozzi en deux parties très différentes.

Dans la première, il travailla seul, réduit à ses propres forces ; il fut peu compris ; ses entreprises échouèrent ; elles le laissèrent dans son obscure retraite, pauvre et méprisé de la multitude ; mais alors aussi rien ne vint arrêter l'élan de sa pensée, altérer l'originalité de son génie, ou mêler à ses idées un alliage étranger.

Dans la seconde partie de sa vie, Pestalozzi, relevé par la révolution, appuyé par le gouvernement helvétique, put enfin mettre en pratique ses vues sur l'éducation du peuple.

Alors son rare dévouement et les succès de ses premiers efforts excitèrent l'admiration générale. De toutes parts s'offrirent à lui des collaborateurs et des élèves ; il fonda ses *institutions d'éducation*. Mais après le premier élan d'admiration, on vit paraître l'envie et la critique ; dans le sein du corps enseignant se manifesta une formidable opposition contre la *nouvelle méthode* ; les attaques se multiplièrent, il fallut répondre aux détracteurs. Dès lors Pestalozzi eut à compter avec les magistrats qui le protégeaient, avec ses collaborateurs,